

Le couronnement de Louis à Aix...

ou comment Guillaume règle son compte, de façon pour le moins expéditive, à un baron félon !



« VII

Ce jour-là, il y avait au moins vingt-six abbés,
Et avec eux quatre rois couronnés.
Ce jour-là, Louis y fut élevé en dignité,
Et la couronne fut posée sur l'autel.
Le roi, son père, la lui avait transmise ce jour-là.
Un archevêque est monté au lutrin
Pour sermonner le peuple chrétien :
'Barons, dit-il, prêtez l'oreille à mes paroles :
Charles le Grand est devenu très âgé,
Il lui faut à présent changer de vie.
Il ne peut plus porter la couronne :
Il a un fils, à qui il souhaite la transmettre.'
À ces mots, les barons ont manifesté leur joie.
Ils ont tendu leurs mains vers Dieu :
'Père de gloire, grâces te soient rendues !
Nous n'avons pas à craindre d'avoir un roi étranger !'
Notre empereur a appelé son fils :
'Cher fils, dit-il écoute-moi.
Regarde la couronne qui est sur l'autel :
Je veux te la donner aux conditions suivantes :
Que tu sois juste, ennemi de la luxure et du péché,
Ne commettes jamais aucune trahison,
Et ne prives jamais l'orphelin de son fief.
Si tu agis ainsi, j'en rendrai grâce à Dieu :
Prends la couronne, tu seras couronné ;
Mais dans le cas contraire, mon fils, n'y touche pas :
Je t'interdis d'en approcher la main.'

VIII

‘Louis, mon fils, vois ici la couronne :
Si tu la prends, tu es empereur de Rome ;
Tu peux conduire une armée de plus de cent mille hommes,
Passer en force les flots de la Gironde,
Abattre et confondre les peuples païens,
Et tu dois joindre leurs terres à la nôtre.
Si tu veux tout cela, je te donne la couronne.
Sinon, que tu ne l’aies jamais !’

IX

‘Si tu dois accepter, cher fils, de te laisser corrompre,
Cultiver et exalter la démesure,
Te montrer luxurieux, glorifier le péché,
Priver le jeune héritier de son fief
Ou prendre à une veuve ne serait-ce que quatre deniers,
Au nom de Jésus, je t’interdis, mon fils Louis,
De porter cette couronne !’
L’enfant entendit ces mots, mais ne bougea pas.
Il fit ainsi pleurer maint vaillant chevalier,
Et l’empereur fut très peiné et irrité :
‘Hélas ! dit-il ! quelle déception !
Un maraud a dû coucher avec ma femme
Et engendrer cet héritier couard !
Il n’a plus rien à attendre de moi.
En faire un roi serait un grand péché.
Faisons-lui couper tous les cheveux
Et mettons-le ici, dans cette église :
Il sonnera les cloches et sera marguillier,
Avec une prébende, pour qu’il ne mendie pas.’
Après du roi se tenait Arnéis d’Orléans,
Qui était plein d’orgueil et de fierté ;
Il se mit à lui tenir des propos trompeurs :
‘Empereur légitime, calmez-vous, écoutez-moi.
Mon seigneur est jeune, il a tout juste quinze ans,
Il ne vivrait guère s’il devenait chevalier.
Accordez-moi, s’il vous plaît, de remplir cette fonction
Pendant trois ans, pour voir ce qu’il deviendra.
S’il devient preux et digne de son héritage,
Je la lui transmettrai alors bien volontiers,
Et j’accroîtrai ses terres et ses fiefs.’
Le roi répond : ‘Je vous l’accorde.
– Grand merci, seigneur’, répondent les flatteurs
Qui sont parents d’Arnéis d’Orléans.
Celui-ci allait devenir roi, quand Guillaume survient.
Il revient d’une chasse en forêt.

Son neveu Bertrand court lui tenir l'étrier.
Guillaume lui demande : 'D'où venez-vous, cher neveu ?
– Au nom de Dieu, seigneur, de cette église,
Où se fomentent une trahison et un grand péché.
Arnéis veut tromper son seigneur légitime :
Il sera bientôt roi, les Français l'ont décidé.
– Malheur à lui', dit Guillaume le fort.
Il entre dans l'église l'épée au côté,
Fend la foule devant les chevaliers,
Et il trouve Arnéis en costume d'apparat.
Il brûlait d'envie de lui couper la tête.
Mais il pensa au glorieux Roi du ciel :
Tuer un homme est un très grand péché mortel.
Il remet donc son épée au fourreau,
Et il s'avance, les manches retroussées,
Lui donne un coup de son poing gauche sur le crâne,
Lève le poing droit qu'il abat sur son cou :
Il lui fracasse ainsi l'os de la nuque,
Et l'étend raide mort à ses pieds.
Il commence alors à sermonner le cadavre :
'Eh ! canaille ! dit-il, que Dieu te maudisse !
Pourquoi voulais-tu tromper ton seigneur légitime ?
Tu devais au contraire l'aimer et le chérir,
Accroître ses terres et augmenter ses fiefs.
Jamais tu ne tireras bénéfice de tes tromperies.
Je voulais simplement te donner une leçon,
Mais tu es mort, tu ne vauds plus rien.'
Il voit la couronne posée sur l'autel :
Le compte la prend sans hésiter
Vient vers l'enfant, la lui met sur la tête :
'Tenez, cher seigneur, au nom du Roi du ciel !
Qu'il te donne la force d'être bon justicier !'
En voyant cela, le père se réjouit pour son fils :
'Seigneur Guillaume, soyez-en grandement remercié.
Votre lignage a glorifié le mien.' »

Le combat contre le géant sarrasin Corsolt...

ou comment notre héros acquiert son surnom de « Guillaume au court nez »



Guillaume terrassant un géant. Sceau du monastère de Saint-Guilhem, XVIIe siècle. D'après Nougaret 2004-2005.

« XXVI

[...]

Corsolt lui dit trois mots en forme de raillerie :
'Ah ! Guillaume, comme tu es âpre au combat !
Tu te montes un champion vraiment extraordinaire,
Très expert en escrime ;
Mais ces armes ne pourront te protéger !'
Il fait faire volte face à son destrier aragonais,
Tire l'épée qui pend à sa ceinture
Et frappe Guillaume d'une telle manière
Qu'il lui fend le nasal et le heaume.
Il tranche la coiffe du haubert brillant,
Coupe les cheveux sur le front,
Et mutile l'extrémité de son nez.
Le noble baron en fut ensuite souvent raillé.
Le coup s'abat sur l'arçon
Et tranche le cheval en deux.
C'est un coup prodigieux, et d'une telle force,
Qu'il fait tomber trois cents mailles sur le sol.
L'épée s'échappe des mains de ce vaurien.
Le comte Guillaume bondit sur ses pieds,

Et tire Joyeuse, qui pend à sa ceinture.
Il compte frapper l'autre sur le sommet du heaume,
Mais le païen est si démesurément grand
Qu'il n'aurait pu y parvenir pour tout l'or du monde.
Le coup s'abat sur le haubert brillant,
Dont il répand trois cents mailles sur le sable.
Le Turc fut protégé par sa vieille cuirasse ;
Guillaume ne l'entama même pas.
Corsolt lui lança deux mots cinglants :
'Ah ! Guillaume, comme tu es âpre au combat !
Mais tes coups ne sont pas plus dangereux qu'un hanneton !'
[...]

XXVIII

[...]
Le Sarrasin se précipite sur lui au grand galop.
Voyant Guillaume, il l'apostrophe : 'Méprisable Français, là, tu es mal en point,
Car tu as perdu la moitié de ton nez !
Tu toucheras désormais des prébendes de Louis,
Et ton lignage en supportera la honte !
Tu vois bien à présent que tu ne peux plus te défendre.
IL ne me reste plus qu'à repartir en t'emportant,
Car l'émir m'attend pour dîner.
Il s'étonne de voir que je tarde tant.'
Il se pencha alors sur son arçon
Pour le charger tout armé
Sur l'encolure du destrier.
Voyant cela, Guillaume crut devenir fou ;
Il était en bonne position pour frapper efficacement :
Il frappe le roi, qu'il n'a soin d'épargner,
Au milieu de son heaume vergeté d'or,
Faisant tomber à terre fleurs et pierreries,
Et tranche le capuchon du haubert.
Il écarte ainsi la forte coiffe
En lui fendant le crâne d'une bonne paume,
Et le renverse complètement sur l'encolure du destrier.
Le poids de ses armes l'empêche de se redresser.
'Dieu ! dit Guillaume, j'ai bien vengé mon nez !
Je ne toucherai pas de prébendes de Louis,
Et mon lignage n'en supportera pas la honte !'
Il a retiré son bras des poignées
Et abandonné son écu au milieu du champ :
Jamais chevalier ne montra tant d'audace.
Si le Turc avait été en possession de ses moyens,
C'eût été de la folie de la part de Guillaume ;
Mais Dieu ne voulut pas que le païen pût se défendre.
Le comte Guillaume ne veut pas perdre un instant !

De ses deux poings il saisit l'épée d'acier
Et frappe le roi, qu'il n'a soin d'épargner,
Sur les lacets de son heaume ciselé.
Il fait voler à quatre pieds de là la tête et le heaume,
Le corps chancelle, le Sarrasin s'écroule.
Le comte Guillaume ne veut pas perdre un instant ;
La bonne épée, qui avait mutilé son nez,
Il voudrait bien la ceindre, mais il est trop petit.
Il va donc la suspendre à l'arçon.
Les étriers sont trop longs d'un pied et demi :
Il les raccourcit donc d'un grand demi-pied.
Le comte Guillaume s'enlève sur l'étrier ;
Il retire sa lance du corps du Sarrasin,
Qu'il y avait fichée.
Le sang s'était figé tout autour de la hampe :
'Dieu, dit Guillaume, je dois bien vous rendre grâce
Pour ce cheval que je viens de gagner !
Certes, je ne le donnerais pas pour l'or de Montpellier,
Je l'ai tant convoité aujourd'hui !'
Il se rend aussitôt à Rome.
Le pape le premier est venu à sa rencontre,
Et lui donne un baiser dès que son heaume est délacé.
Comme ont pleuré le comte Bertrand, son neveu,
Et Guiélin, et le courtois Gautier !
Jamais encore ils n'avaient eu aussi peur :
'Mon oncle, dit Bertrand, êtes-vous sain et sauf ?
– Oui, répond-il, grâce au Dieu du ciel,
Bien que mon nez soit un peu raccourci :
Je suis sûr que mon nom en sera allongé.'
Le comte s'est alors baptisé lui-même !
'Désormais, quiconque m'aime et me chérit,
Que tous, Français et Berrichons, m'appellent
Le comte Guillaume au Court Nez le guerrier.'
Depuis ce nom, ce nom lui est resté. »